

## Yann Dujeancourt-Mesure

### Introduction \*

À Paris, j'avais vu qu'on se servait sans hésiter de l'hypnose comme d'une méthode faite pour créer et ensuite supprimer des symptômes chez les malades. Puis la nouvelle nous parvint qu'à Nancy était née une école qui, dans une large mesure et avec un succès particulier, utilisait à des fins thérapeutiques la suggestion avec ou sans hypnose. Il se fit ainsi tout naturellement que pendant les premières années de mon activité médicale, la suggestion hypnotique devint, mises à part les méthodes psychothérapeutiques plutôt occasionnelles et non systématiques, mon principal instrument de travail. [...] Dans l'intention de perfectionner ma technique hypnotique, je me rendis dans l'été 1889 à Nancy, où je passais plusieurs semaines. Je vis le vieux et touchant Liébeault travailler sur les femmes et enfants pauvres de la population ouvrière, fus témoin des expériences étonnantes de Bernheim sur ses patients de l'hôpital et en ramenai les impressions les plus fortes quant à la possibilité de puissants processus animiques, qui n'en restent pas moins dissimulés à la conscience de l'homme <sup>1</sup>.

Ces mots d'introduction sont ceux de Freud, qui arrive, le 19 juillet 1889 depuis Vienne, à la gare de Nancy. La même année, Victor Prouvé peint ses *Voluptueux*, Émile Friant sa *Lutte*, et les écoles de psychiatrie de Paris et de Nancy se font face. D'un côté Charcot, son aura et l'école de la Salpêtrière, pour qui les symptômes hystériques ont un fondement objectif et physiologique, de l'autre Bernheim qui sera considéré en 1900 comme le plus grand psychothérapeute de son temps, avant que ne vienne l'éclipser la parution de *L'Interprétation des rêves*.

Charcot produit et résout des symptômes corporels, sous hypnose, sur l'hystérique. Bernheim, lui, dégage la dimension de la suggestion de celle de l'hypnose, qu'il étend au-delà de l'hystérie. Pour lui, « l'hypnotisme de la Salpêtrière est un hypnotisme de culture » qui ne se fonde donc pas sur l'anatomie. Le procédé nancéien a ceci d'innovant qu'il permet de traiter le patient non plus à l'état hypnotique mais bien à l'état de veille, ce que reprendra Freud dans sa psychanalyse.

Pour autant, le Viennois écrit l'année suivante dans une lettre à Fliess : « Pour ce qui est de la Suggestion, vous savez ce qu'il en est. J'ai entrepris ce travail très à contrecœur, seulement pour rester partie prenante dans une affaire qui ne manquera pas d'influencer profondément la pratique des neurologues dans les prochaines années. Je ne partage pas les vues de Bernheim, qui me semblent étroites <sup>2</sup>. »

Deux ans plus tard, en 1892, Freud a totalement renoncé à l'hypnose et à la suggestion et se lance dans le projet d'écriture de ses études sur l'hystérie, qui seront publiées en 1895 et qui contiennent le fameux cas Anna O., où Bertha Pappenheim, auprès de Joseph Breuer, y inventa sa fameuse *talking cure* : thérapie par la parole.

Que s'est-il alors opéré dans ce renoncement ? Renoncement à la suggestion, renoncement aux injonctions médicales impératives, à tout le vocabulaire autoritaire de Bernheim. Nous dirions renoncement à la maîtrise du corps par la parole du maître. Renoncement au discours du maître. Si la suggestion s'intéresse aux effets de la parole du médecin sur le malade et ses symptômes, la psychanalyse, elle, se tourne du côté du savoir contenu dans la parole analysante, à qui elle tente de restituer sa cause.

Voilà qui semble orienter la réponse à la première partie de notre question : comment parler ? qui est à entendre de deux façons : *comment parler est-il possible ?* dans la mesure où parler, ça ne s'apprend pas, ça surgit, comme un cri, dans l'acte de dire, et *comment parler ?* au sens de *selon quelles modalités se parler ? au sein de quel discours ?*

Dans la psychanalyse, la parole est réglée par l'association libre ; elle se veut débarrassée de toute censure. Sur un divan, la parole se rêve : libre. Mais faites l'expérience – je vous le recommande, bien évidemment – et vous sentirez à quel point elle est lestée, cette parole. Il n'est pas rare, même, qu'elle tourne en rond. C'est que le désir qui l'anime, cette parole, est orienté. Il a un sens déchiffrable par l'intermédiaire des signifiants de la langue. À se vouloir libre, la parole pourtant trébuche, bafouille et se perd dans les imbroglios et les malentendus, les lapsus. Et c'est tout ce ratage signifiant organisé qui semble contaminer le corps dans ses symptômes – en témoigne la psychopathologie de la vie amoureuse.

Alors, venons-en à la deuxième partie de la question : que dire du corps ?

Le mot, dès son utilisation latine, prend les sens conjugués d'*organisme humain*, de *personne*, de *partie principale*, et est également employé pour des *objets matériels* et pour désigner des *ensembles de personnes ou de choses*. En droit, le Code justinien prend le titre de *corpus juris*, qui détermine les règles organisant la vie sociale. Mais c'est peut-être l'expression

*faire corps* qui nous renseigne le plus sur ce qu'est un corps. *Faire corps*, c'est *ne faire qu'un*. Se rassembler. Au fond, le corps n'est qu'un ensemble d'éléments organisés entre eux. Le corps s'oppose à l'atome, à l'irréductible qu'il contient. Il se découpe. Charge à chacun d'utiliser les bons outils : le chirurgien ses bistouris et scalpels, le psychanalyste lacanien la topologie borroméenne. Une structure, pourrions-nous dire. La preuve, c'est qu'en enlevant un de ses éléments, on en dénature la fonction. Alors, vous me direz, quel rapport entre les corps célestes et les corps humains ? « Une vaste constellation de signifiants <sup>3</sup> », c'est par cette expression que Lacan désigne l'astronomie chinoise. Notre corps, accueilli dans un monde de langage, n'est-il pas *une vaste constellation de signifiants* ? Avant de confier notre destin aux entrailles des cellules de notre corps, à la génétique, n'était-ce pas au chant des étoiles ?

À ne faire qu'un encore et encore, il faut bien reconnaître qu'un corps, ça compte. Ça compte, un corps, à tel point qu'il nous apparaît comme un bien dont on peut jouir. N'est-ce pas ce qui, dans une relation dite de pouvoir, dans la dialectique du maître et de l'esclave, pousse l'être humain à tenter de s'approprier le corps d'autrui, à défaut ses productions ?

Comment parler du corps ? C'est ce à quoi vont tenter de répondre les orateurs de cette journée répartis en deux tables :

- celle de ce matin concerne la psychanalyse et la science, car « [l]e discours analytique n'est pas un discours scientifique, mais un discours dont la science nous fournit le matériel <sup>4</sup> », nous dit Lacan. La psychanalyse, s'adossant à la science, concerne un domaine aux frontières de celle-ci, à savoir le réel du sujet. Psychanalyse et science, même si, vous l'entendrez, leurs objets et leurs logiques sont distincts, se doivent malgré tout réponses. La psychanalyse comme au-delà de la science ?

- la table de cet après-midi accueillera psychanalystes et artistes, car psychanalyse et arts prolongent le même sillon d'un réel poétique. Psychanalyse : muse dans l'éblouissement de l'absurde ?

La parole va être confiée aux deux présidentes de séance, que je remercie vivement : Giselle Biasotto-Motte et Lidia Hualde, psychanalystes membres de l'École des Forums du Champ lacanien, école qui organise cette journée. Elle a été créée en 1998 et contient dans sa dénomination le mot « Forum ».

Faire forum, ce n'est pas faire corps, ce n'est pas faire qu'un, c'est faire place à la dissonance du débat et des malentendus. Aujourd'hui, l'exercice est particulièrement audacieux tant l'éclectisme des disciplines est grand.

Les sept intervenants que vous entendrez, je les remercie à leur tour très chaleureusement. Ils ont accepté de parler devant vous d'un sujet extrêmement vaste sans bien savoir à quel public ils auraient affaire, ni être liés, pour la plupart, directement à la psychanalyse. C'est aussi ce que recherche cette école : non pas à imposer la psychanalyse comme nouveau discours du maître, elle n'en a de toute façon pas les moyens, mais à faire vivre, dans la cité, un discours, celui de la psychanalyse, qui ne peut que – politiquement – s'articuler aux autres.

À ces remerciements, s'ajoutent ceux dus à tous ceux qui ont participé à l'organisation de cette journée et notamment à la ville de Nancy par l'intermédiaire de Brigitte Fazan, qui croit à la psychanalyse dans le champ de la culture et à sa place dans l'enseignement des jeunes médecins. Un remerciement particulier au musée des beaux-arts et à Muriel Mantopoulos pour l'autorisation d'utiliser le sublime tableau de Friant *Devant la psyché* pour affiche de cet événement. Pour ceux qui ne connaissent pas encore le peintre lorrain, je les invite à découvrir une partie de son œuvre place Stanislas. Une demande spéciale à Susana Gallego de voir exposé ce tableau au musée pour que le corps s'affiche dans sa plus pure jubilation spéculaire, jouissance de l'image.

Merci encore au Muséum-Aquarium, à Éloïse D'Alascio et à l'équipe de médiation qui nous accueillent aujourd'hui et nous ont préparé un parcours témoignant de l'évolution des espèces qui se sont adaptées à leur environnement. Gageons que l'espèce humaine saura en faire autant. Concernant ce parcours, nous avons dû faire un choix et renoncer à l'autre proposition qui nous a été faite : « La taxidermie : traitement du corps de l'animal et étapes pour réaliser une naturalisation ». Vous savez, en psychanalyse, nous avons le concept de refoulement et, avec lui, celui de retour du refoulé. Je crois que cette médiation avortée sur la taxidermie ne reparait pas par hasard dans cette introduction. Allez jeter un œil au muséum et vous verrez que tous les animaux dits naturalisés sont tous affectés d'une même gangue qui les anime : celle du semblant. Semblant en tant que vérité et mensonge tout à la fois. Ce qui rend ces cadavres d'animaux si vivants, c'est la dimension du semblant que leur offre la technique des hommes. Et si vous suivez Lacan dans le fait que « le signifiant est identique au statut comme tel du semblant », vous avez là une bien belle illustration de corps affectés par le langage.

Reste à remercier tous ces réceptacles de nos messages : vos corps ici présents, bientôt gagnés par la douce torpeur propre à l'écoute rêveuse

d'une journée de conférence – et les nôtres, se pliant à l'exercice non moins satisfaisant de : transmission.

---

\*[↑](#) Introduction à la journée « Comment parler du corps ? », organisée par le pôle Bourgogne Franche-Comté, le 30 septembre 2023 à l'Aquarium de Nancy.

1. [↑](#) S. Freud, *Œuvres complètes*, t. XVII, 1923-1925, Paris, Puf, 1992, p. 64-65.
2. [↑](#) S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Paris, Puf, 2006, lettre du 29 août 1888, p. 38.
3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 139.
4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 141.